

Marie Viallon, Savonarole. Glaive de Dieu

Paris, Ellipses, coll. « Biographies historiques », 2008, 202 p.

Michel Ostenc



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/24764>

DOI : [10.4000/assr.24764](https://doi.org/10.4000/assr.24764)

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2012

Pagination : 300

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Michel Ostenc, « Marie Viallon, Savonarole. Glaive de Dieu », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2012, mis en ligne le 12 avril 2013, consulté le 21 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/assr/24764> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.24764>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Marie Viallon, Savonarole. Glaive de Dieu

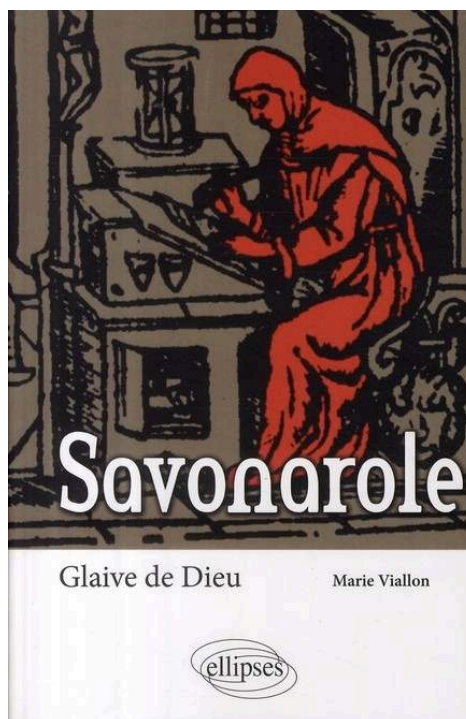
Paris, Ellipses, coll. « Biographies historiques », 2008, 202 p.

Michel Ostenc

RÉFÉRENCE

Marie Viallon, Savonarole. Glaive de Dieu, Paris, Ellipses, coll. « Biographies historiques », 2008, 202 p.

1 Tout en restant proche du contexte historique florentin à la fin du xv^e siècle, Marie Viallon entend tracer un portrait de Savonarole fidèle à ses écrits. Elle attribue ainsi le choix de l'ordre dominicain à l'admiration du novice pour Thomas d'Aquin et à sa quête d'une vie ascétique. De même, des annotations de Savonarole sur la Bible pendant sa période de formation à Bologne traduisent une stricte observation de la règle de saint Dominique qui reste hermétique aux courants de l'humanisme. Ordonné prêtre en décembre 1477, Savonarole fit à Florence ses premiers prêches pleins d'ardeur, d'austérité et de pessimisme. Les joies du Paradis étaient promises à ceux qui abandonnaient les plaisirs terrestres et les ténèbres, mais le prédicateur était également imbu de l'importance de sa mission de réformateur de l'Église et de la société.



- 2 Savonarole eut peu de succès à Florence (1482-1487), à Ferrare, Brescia et Gênes. De retour à Florence (1490), prieur du couvent San Marco (1491), il devint l'ami et le confident d'humanistes comme Pic de la Mirandole, mais l'auteur semble émettre quelques doutes sur les accommodements qu'il aurait consentis au néo-platonisme des milieux académiques dans le rigorisme de ses conceptions religieuses. On a dit que l'un et l'autre concouraient à la même foi, à la même morale et à la même eschatologie. Savonarole n'accordait pourtant qu'une place réduite aux sources classiques du savoir et rejetait toute orientation qui n'était pas nettement chrétienne. Il prêchait contre une société dégénérée qui recherchait le profit, le luxe et la gloire. Prophète, il connut la célébrité en annonçant nombre d'événements qui se réalisèrent ensuite. Son audace grandissait de jour en jour et on voyait même dans son auditoire des partisans des Medicis, comme Pic de la Mirandole ou Marsile Ficin. Certes, les Florentins incrédules existaient toujours, qui considéraient Savonarole comme un « frataccio » (sale moine) et ses visions comme des simulations, mais la majorité voyait en lui un vrai prophète. Sa renommée l'enhardissait au point de l'inciter à donner à Laurent le Magnifique des conseils qui se voulaient des ordres de Dieu. Il profitait du départ de Piero II de Medicis pour instaurer à Florence une république de la vertu dont le rayonnement moral devait aider à la réforme universelle. Les textes étudiés par Marie Viallon tendent pourtant à nuancer un tableau représentant Savonarole en maître de Florence. Le pouvoir politique s'accommoda sans doute de ses interventions et il les sollicita, mais les institutions restaient en place et les Seigneuries se succédaient tous les six mois, alternant le passage aux commandes des partisans et des adversaires du prédicateur. L'auteur conteste ainsi l'idée d'une véritable dictature du Prieur de San Marco.
- 3 Dans un plan exposé dès 1489 et méthodiquement poursuivi par la suite, Savonarole entendait réformer l'Église et la société en faisant des Florentins le « peuple élu »,

instrument de Dieu. Les idées politiques du dominicain étaient étroitement liées à ses projets de réforme religieuse et morale. Hostile à la tyrannie, il souhaitait un gouvernement démocratique et sa conception de la « libertas » impliquait aussi l'indépendance de la cité. Certes, le prédicateur se méfiait des assemblées populaires, tumultueuses et changeantes, mais il recommandait d'accroître les pouvoirs du Grand Conseil afin de garantir la liberté du peuple. La nouvelle constitution fut instaurée par un « parlamento » et ce fut le clan des Medicis qui chassa Pierre II de la ville plus que la prédication de Savonarole. L'influence du prieur de San Marco sur la nouvelle forme du pouvoir florentin fut perçue comme déterminante parce qu'elle avait donné un sens aux événements extraordinaires vécus par la cité. Ses projets étaient peut-être réalisables, mais son fanatisme le porta à des mesures excessives. Ainsi s'explique la réforme des mœurs concernant le costume, l'usure, les jeux et les fêtes profanes. La logique de sa propre violence contraignait le prédicateur à la surenchère et l'art religieux lui-même fut accusé de faire « oublier Dieu ». Le 7 février 1497, au cours de la fête pénitentielle qu'il avait substituée à l'ancien carnaval, les Florentins sacrifièrent toilettes et bijoux dans un gigantesque bûcher à l'ordonnance symbolique, pendant que périssaient dans les flammes tableaux « impudiques » et livres libertins. Les cantiques remplaçaient la poésie mythologique et Florence pleurait sur ses péchés. Le fond de la pensée de Savonarole n'avait rien de scandaleux, mais ses outrances écartaient de lui les plus sages pendant que ses discours constituaient un danger pour les puissances en place. La société florentine n'était guère encline au puritanisme mystique au-delà de cette période de tension qui soutenait la prédication du prieur de San Marco. Dans son intransigeance, Savonarole en était venu à se servir des jeunes enfants pour espionner les familles et en dénoncer les abus. L'opinion publique se divisa. Les « *arribiati* » (enragés) entrèrent en lutte contre ses partisans, les « *piagnoni* » (pleureurs). L'auteur brosse un tableau précis des opposants à Savonarole qui regroupaient les partisans des Medicis favorables à un retour à la situation antérieure, mais aussi les modérés « *tiepidi* » exaspérés par le prophétisme apocalyptique du prieur de San Marco et par son terrorisme intellectuel. Les artisans et les ouvriers étaient par contre séduits par la forme de rédemption qu'il leur proposait et certains grands personnages favorables à sa politique pro-française pouvaient aussi le soutenir par respect de sa stature morale.

- 4 Savonarole croissait par ailleurs en audace dans ses attaques contre l'Église elle-même, en dénonçant les dépravations dont elle souffrait. Dans le style des grands prophètes qui prédisaient la punition d'Israël, il voyait la prochaine élection d'un pape simoniaque. En 1492, Alexandre Borgia montait sur le trône pontifical après avoir notoirement acheté le vote des cardinaux et cette élection semblait confirmer les dires de Savonarole. La cour pontificale s'inquiétait des attaques du dominicain, mais sa doctrine était relativement sûre et elle ne pouvait être prise en défaut. Formé au thomisme le plus rigoureux, puisant dans la Bible les thèmes, les exemples et les symboles dont il usait de la manière la plus traditionnelle, Savonarole évitait soigneusement l'hérésie. Il se présentait en fils soumis de l'Église. Toutefois, les conciles réformateurs avaient posé à Constance et à Bâle le principe de la supériorité du corps de l'Église qui pouvait juger et déposer le pontife romain s'il cessait d'obéir aux ordres de Dieu. Or Savonarole prophétisait de plus en plus, souvent à bon compte et parfois de manière étonnante. Dès le début de sa vie publique, il avait annoncé la durée exacte de sa prédication et sa propre mort sur le bûcher. Alexandre VI invita le moine à venir s'expliquer à Rome au sujet de ses prophéties, puis il lui interdit de prêcher (1495), mais il se montra relativement indulgent, cette modération s'expliquant par

l'intervention de cardinaux favorables au prédicateur et par celle de la Seigneurie désireuse de faire lever l'interdit qui pesait sur lui. Si bien que Savonarole continua à prêcher en 1496, le pape finissant par l'excommunier l'année suivante. Rome s'en prit alors à la ville dont le soutien permettait au rebelle de continuer à prêcher toujours plus violemment contre le pape et ses familiers qu'il taxait de simonie et peignait comme « immoraux » sinon « athées ». Savonarole compromettait Florence dont les intérêts étaient trop liés à l'alliance pontificale pour lui permettre une rupture. En outre, la bataille de Fornoue avait été perçue dans la capitale toscane comme une victoire de la Ligue et le retour de Charles VIII en France comme une fuite qui affaiblissait le prédicateur. Le 26 février 1498, le pape menaça la ville d'interdit et exigea qu'elle lui livrât le coupable. Malgré la réplique de Savonarole qui en appelait au concile général à venir dans son « Épître à tous les chrétiens », les Florentins hésitaient à affronter l'Église hiérarchique. Les banquiers savaient ce qu'une brouille avec le pape avait coûté à leurs prédécesseurs cent vingt-cinq ans plus tôt. Les cités que Florence avait mis deux siècles à soumettre se révoltaient contre sa domination en parant de scrupules religieux leur volonté d'émancipation. Les bénéficiaires des réformes politiques inspirées par Savonarole comprirent qu'ils préserveraient les avantages acquis en sacrifiant leur contexte moral et religieux. Pour éviter qu'un excès de démagogie ne conduisit à un retour des Medici au pouvoir, il fallait stabiliser l'œuvre accomplie, alors que la logique même de la prédication de Savonarole ne pouvait s'accommoder d'un fléchissement. La popularité du prieur de San Marco déclinait à Florence et ses adversaires se multipliaient au sein de la Seigneurie.

- 5 Les prédications révolutionnaires de 1496 et 1497 avaient incité les Franciscains à sortir de l'ombre en guettant les imprudences d'un rival devenu inquiétant. En s'en prenant à un messianisme qui pouvait passer pour sacrilège, ils profitèrent du trouble des esprits pour exprimer des doutes sur l'orthodoxie du dominicain. Savonarole ne sut leur opposer que le caractère surnaturel de sa mission, allant jusqu'à en offrir la preuve par le feu. Pris au mot, il se déroba, décidant de s'y faire représenter par un moine de son ordre et suscitant l'explosion du mécontentement. Condamné au bannissement, puis arrêté à la suite d'un mouvement populaire, Savonarole fut déféré devant l'Inquisition. Le procès s'ouvrit le 19 mai, présidé par le maître général des Dominicains et par un nonce apostolique. Sous la torture, le prieur de San Marco avoua tout ce qu'on voulut, y compris la supercherie de ses prophéties. Condamné à mort le 23 mai avec deux de ses disciples, il fut pendu sur le champ, son corps brûlé en public et ses cendres jetées dans l'Arno.
- 6 Pour ses contemporains, Savonarole fut un saint et un martyr, un révolutionnaire exalté ou bien un affabulateur, voire l'Antéchrist. Ses derniers fidèles trahirent vite sa mémoire, mais son souvenir ne s'effaça pas. La cité se souvint du vent de purification qu'il fit souffler sur elle, ce retour aux vieilles traditions fournissant de nouvelles justifications à l'orgueil florentin. Le temps d'un jugement plus modéré ne tarda pas à venir et Jules II lui rendit hommage en permettant à Raphaël de la placer à côté des docteurs de l'Église dans sa « Dispute du Saint Sacrement ». Les historiens modernes admettent que le dessein de Savonarole formait un tout, mais ils ne peuvent juger de la même manière l'homme qui reprochait son inconduite au pape Borgia et celui qui contraignit les artistes à brûler des œuvres insuffisamment dévotes. Irréprochable moralement, le moine dominicain manqua d'équilibre personnel et finit par sombrer dans une extravagance pleine de présomption. Il n'a jamais voulu s'écarter de l'Église et son thomisme resta sobre, bien que la forme de son œuvre fût d'un mysticisme exalté.

Savonarole apparaît ainsi comme un prophète illuminé rebelle à son Église ou comme un moraliste intransigeant de la vie publique. Sans nier qu'il fût un peu tout cela, Marie Viallon insiste sur le ton du prêcheur qui s'inscrit dans le prolongement des prophéties apocalyptiques de Vincent Ferrier. Savonarole était fasciné par Jean Chrysostome qui passait comme lui pour être en rupture avec l'autorité institutionnelle. La véhémence de son éloquence mariait l'habileté à la sincérité et la force de son discours résidait dans ses capacités d'adaptation aux circonstances, mais le prieur de San Marco parvint à entraîner Florence jusqu'aux limites de l'admissible parce que son message répondait à un besoin de renouveau des consciences. Sa prédication ajoutait une dimension politique à l'analyse du dogme et à la signification morale des versets de l'Écriture qui en constituaient le fondement. L'appel à la pénitence était inséparable de la prophétie d'une Florence riche et puissante, les deux réformes morale et politique restant intimement liées. Savonarole essaya vainement d'associer des souverains chrétiens comme le roi de France, Charles VIII, à sa politique réformatrice et l'auteur insiste sur les points communs de sa prédication avec celle de Luther, notamment dans un recours à l'Écriture qui connaissait peu la patristique. Il a finalement échoué pour avoir parlé trop fort et trop tôt. Vingt ans plus tard, les réformateurs emprunteront un itinéraire similaire avec plus de succès.